

M. Henri Julien, l'habile dessinateur, expose une petite toile très curieuse, et d'un vif intérêt, et qui dénote une très fine observation : c'est un marché à volailles de l'ancien temps, à la criée publique. "La Tête de Zouave" de M. J. St. Charles nous fait regretter d'autres de ses œuvres.

Il se dessine, au Salon, ce printemps, un mouvement prononcé d'impressionisme, à la tête duquel se trouve M. W.-H. Clapp, avec sa "Matinée d'Automne", en France, ses "Baigneuses", sa "Matinée d'Espagne", et surtout son "Eglise de San Antonio", d'un coloris très osé, et qui a de solides qualités. M. Arthur D. Rosaire est un plus jeune disciple de Fantin-Latour. Il a peint une "Nuit" et un "Sugar Bush", où les tendances impressionnistes s'affirment hardiment et où l'on peut discerner une sérieuse promesse de talent.

Rien de bien remarquable parmi les aquarelles, si ce n'est une "Etude d'enfant", une délicieuse tête de bébé, où le jeu de la lumière est ravissant. C'est signé (Mrs.) Millicent Anderson.

Quelques plâtres, dans la petite salle du milieu, s'offrent à l'admiration du public. M. Robert Harris expose deux bustes au-dessous de quoi, en sculpture, il n'y a plus rien, si ce n'est, peut-être, celui du Lt-Colonel A.-A. Stevenson, par M. Cœur de Lion MacCarthy. Le "Coureur des Bois," de M. Philippe Hébert, a plutôt l'air, et par sa mise soignée et par son mouvement, d'un comparse du Théâtre National. L'"Etude de Tête" et le buste de Thomas Gauthier, sont des œuvres le plus réussies de M. A. Laliberté, et "Notre Chimère," du même, est une fort belle œuvre, bien qu'elle ne possède pas, toutes les qualités précieuses auxquelles se reconnaît d'ordinaire ce robuste artiste.

LEON LORRAIN.

Mille Fleurs ! Quel plus beau titre à la veille de Pâques ! Il renferme tout le printemps et sent bon comme lui !

De toutes les prodigalités, la plus blâmable est celle du temps. —Marie Leczinska.

UNE PAGE DE MEMOIRES

La chasse à l'homme

Cet été-là—je parle de 1855—la population du village qui devint plus tard la ville de Lévis, vécut dans une alerte continuelle.

Il fut même un temps où l'on put craindre que les citoyens affolés ne se portassent aux plus regrettables extrémités.

Voici ce qui avait donné lieu à cette exaspération insolite dans un milieu d'ordinaire très paisible.

Un après-midi du commencement de juin, les habitants des environs de l'église Notre-Dame entendirent crier : "Au feu !" et les grondeurs sinistres du tocsin portèrent l'alarme à plus d'un mille à la ronde.

On accourait de tous les points à la fois.

—Où est le feu ? demandait-on.

—A l'église ! C'est l'église qui brûle...

En effet, une épaisse fumée s'échappait par la fenêtre ouverte de l'une des sacristies latérales—celle qui servait de vestiaire aux enfants de chœur et aux chantres.

A cette époque, Lévis n'ayant pas de pompes à incendie, une organisation de pompiers avait paru superflue, et le public s'y trouvait complètement désarmé devant la possibilité d'un désastre.

Néanmoins, comme il est des hommes de cœur partout, de hardis jeunes gens pénétrèrent dans l'église ; et, grâce à leurs efforts, l'édifice — alors tout récemment construit—fut heureusement sauvé de la destruction.

Le feu avait pris en plein jour, dans une armoire à surplis : on en conclut naturellement qu'il ne pouvait être que l'œuvre d'un incendiaire.

Le doute ne fut plus permis, lorsque, deux jours après, le feu se déclara de nouveau dans l'église.

Il avait été allumé, cette fois, à deux endroits simultanément : sous l'un des autels, et au fond d'une stalle, dans le jubé de l'orgue.

Comme la première fois, le commencement d'incendie n'eut pas de

suites sérieuses, matériellement parlant. Mais on conçoit sans peine dans quelle stupéfaction cette nouvelle tentative criminelle jeta la population de l'endroit.

On improvisa une espèce d'enquête : mais les plus habiles investigations restèrent sans résultat. Personne n'avait été vu. Rien de suspect n'avait été remarqué. Pas un indice, pas un soupçon, rien !

Il y avait pourtant là un incendiaire en chair et en os, c'était évident ; mais quel était le coupable ? Quel était surtout le mobile du crime ? On se perdait en conjectures.

Il va sans dire que des gardiens furent installés en permanence à l'église,—ce qui rendit impossible tout attentat du même genre, au moins de ce côté.

Les gens commençaient à respirer, lorsqu'un soir le tocsin retentit nouveau.

On se précipite au dehors. Le ciel était tout rose, et une grande lueur rousse éclatait du côté de Saint-Joseph. C'était l'écurie d'un nommé Ignace Bourget qui flambait comme une torche.

On sait la curiosité que provoque un incendie à la campagne. En un instant, le chemin conduisant à Saint-Joseph fut couvert de piétons qui hâtaient le pas, ou plutôt couraient à toutes jambes vers le théâtre de l'accident.

Point de sauvetage à opérer, cependant. Tout ce qu'on put faire fut de protéger les constructions avoisinantes, à l'aide de draps, de couvertures et de tapis trempés dans l'eau.

Mais à peine les flammes commençaient-elles à céder devant les efforts des travailleurs, et surtout devant le manque d'aliments à dévorer, qu'une nouvelle clameur se fit entendre.

Un autre incendie venait de se déclarer du côté de Notre-Dame.

C'était la grange d'un nommé Hal-lé, si je ne me trompe, qui brûlait sur les hauteurs où s'étend aujourd'hui la paroisse de Saint-David.